



Lettre d'information n° 73 du 10 mars 2018 p2/3

www.laramonda.com

32 Les bâtards qui valaient une fortune

Extrait provisoire de « Arbres, plantes et hommes de la Sierra de Guara », Charles Mérigot (à paraître un jour)

Lorsque j'arrivai de France, pour me rendre dans le hameau, je faisais souvent une halte dans le dernier village de la route goudronnée, Las Almunias. Ensuite, c'était la piste caillouteuse dont l'entrée était fréquemment occupée par deux chiens pacifiques, maigres et faméliques, étendus sur la piste à l'ombre des maisons et qui se levaient de mauvais gré. Un des habitants me dit un jour en parlant d'eux : « puisque tu vas rester seul, là-bas, il te faudrait l'un de ces chiens, mais tu sais, ils valent une fortune ». Comme il était difficile d'imaginer que ces bâtards efflanqués puissent valoir quelque chose, je crus à une plaisanterie incompréhensible.



En septembre et novembre, je m'isolais en effet dans le hameau et profitais de son silence troublé par le seul chant des oiseaux de toutes sortes et des jours entiers s'écoulaient sans que je visse quelqu'un. Le moindre bruit me faisait sortir sur le balcon. Lorsque les événements sont rares, l'oreille perçoit vite la nouveauté et l'esprit se met en marche. Et plus d'une fois, j'aperçus ainsi Antonio, un habitant de las Almunias, la soixantaine, marchant dans ma rue, juste sous la petite terrasse. Lui non plus ne faisait pas de bruit, ne cherchant pas à savoir si j'étais là ou non, ne tentant pas d'ouvrir une conversation, attitude assez rare dans ce pays où un nouveau venu comme moi est vite repéré, interpellé et questionné, il disparaissait dans le bois de chênes verts qui domine la maison. Il avait un bâton, une musette, ses deux chiens, les bâtards de l'histoire. Rien de plus, pas un instrument de travail, une bêche, un pic, une hache qui m'auraient aidé à comprendre son but. Il aurait pu passer pour un promeneur ou un randonneur, mais son attitude était celle d'un homme occupé, préoccupé, inquiet même et pour tout dire sur ses gardes. Au bout d'une petite demi-heure, il ressortait entre deux bosquets de chênes et s'en allait vers d'autres points proches du village, repassant quelquefois sous ma fenêtre, toujours silencieux, toujours aux aguets. Alors qu'il devait connaître tous les coins et recoins de ce pays et toutes ses ressources, il ne ramenait de ce circuit étrange, ni fagot, ni bouquet de plantes, rien, absolument rien de visible. Son manège et son itinéraire bien compliqué m'intriguaient fort. Peut-être m'espionnait-il ? Mais alors pourquoi passer devant chez moi et se montrer ?

Pourtant je connaissais Antonio comme un homme aimable et souriant. Des années plus tôt, alors que je venais ici en auto-stop, il s'était spontanément arrêté pour me faire monter dans sa voiture rouge vif, reconnaissable de loin, et m'avait, à l'arrivée, invité à monter chez lui prendre dans sa cuisine, l'une de ses limonades « El Tigre », que l'on confectionnait soi-même dans un verre d'eau fraîche en y mélangeant le contenu de deux petits sachets de sels. Comme une mouche tournait autour de nos verres, il leva l'index et dit d'une voix sentencieuse : « Nous ne la tuons pas, elle pourrait nous être utile ». Pacifique à ce point ! Et je ne le croyais pas bouddhiste ! Non, Antonio n'avait rien d'antipathique.

Antonio vivait seul, sans brebis à élever, sans champ à cultiver, juste un petit jardin pour les légumes de la soupe, célibataire depuis toujours. On m'a raconté son amour platonique pour une jeune institutrice, l'une des dernières avant que l'école ferme ; on m'a expliqué, en riant gentiment, que lorsque le premier poste de télévision collectif fut installé dans cette même salle de classe devenue lieu de rassemblement du village, il se faisait beau le soir, s'habillant de son meilleur costume, pour se planter devant l'écran, persuadé qu'ainsi, il suivait les coutumes de la ville et participait un peu à la cérémonie du journal télévisé.

Oui, j'ai mis quelque temps à percer le secret d'Antonio : je compris le jour où je demandais pourquoi ces chiens valaient une fortune. On me répondit en deux mots : « *Son truferos* ». Des chiens dressés pour trouver les truffes ! Tout s'expliquait ! Ses repérages en septembre, ses allées et venues sur ses gardes pour qu'on ne repère pas ses lieux de récolte en hiver, ses chiens, son respect pour les mouches qui pondent leurs œufs au-dessus des champignons et en trahissent la présence, sa voiture, l'une des rares dans la vallée, qui lui permettait d'écouler la récolte à Graus, la capitale de la truffe à 80 km de là. Antonio le cachottier Antonio le rabassier !

Je n'ai jamais demandé le prix de ses chiens. Mais un jour – un premier de l'an je crois –, alors que je m'informai sur sa cueillette des jours précédents, il chercha dans sa poche et en tira une truffe, fraîche du matin, grosse comme une prune et me l'offrit. Mijotée lentement, en lamelles, au feu de la vieille cuisinière à bois, dans une brouillade d'œufs à la crème, elle valait tout l'or du monde.

Désinscription : Cette lettre vous est envoyée parce que vous vous êtes inscrit sur notre site ou parce que nous nous connaissons. Si vous souhaitez ne plus recevoir cette lettre, il suffit de cliquer dans votre logiciel de messagerie sur le bouton « répondre » et d'écrire NON dans l'objet de votre message.

Confirmation d'inscription : Si vous souhaitez continuer à recevoir des nouvelles de nous, merci de compléter le formulaire (donner votre adresse électronique) sur notre site <http://www.laramonda.com/lettreinfo.htm> ou de nous écrire.